

VICTOR SEGALEN, GILBERT DE VOISINS & JEAN LARTIGUE

Mission Archéologique en Chine (1914)

I

L'ART FUNÉRAIRE

A L'ÉPOQUE DES HAN

*Publié avec le concours de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
(Fondation Dourlans).*



PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

12, RUE VAVIN, 11^e

MCMXXV

MISSION ARCHÉOLOGIQUE EN CHINE (1914)

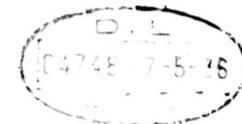


I

L'ART FUNÉRAIRE A L'ÉPOQUE DES HAN

d. Or
2052

(1, I)



B

VICTOR SEGALEN, GILBERT DE VOISINS & JEAN LARTIGUE

Mission Archéologique en Chine (1914)



I

L'ART FUNÉRAIRE

A L'ÉPOQUE DES HAN

*Publié avec le concours de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
(Fondation Douglans).*



PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

12, RUE VAVIN, VI^e

MCMXXXV

Cet ouvrage fait suite aux deux volumes de planches parus en 1923 et 1924.

M. Paul Pelliot, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, a bien voulu en relire entièrement le manuscrit, l'enrichir de notes, et apporter aux traductions des retouches nombreuses et souvent importantes. En étayant cette publication de sa haute autorité, il lui a donné une aide et un encouragement pour lesquels je le prie de trouver ici l'expression de ma vive gratitude.

Jean LARTIGUE.

INTRODUCTION

1. L'art funéraire des Han dans l'histoire de l'art chinois.

Dans le cours de l'histoire de Chine, dont les travaux des sinologues permettent, sous le réseau de plus en plus serré des faits, de saisir l'exceptionnelle ampleur et la continuité, l'âge des Han prend une place dominante où le caractère de la nation achève de se composer et s'affirme avec grandeur.

Divisée en deux parties presque égales par l'usurpation de Wang Mang, contemporaine de l'ère chrétienne, la dynastie des Han couvre quatre siècles et régit le territoire entier des Fils du Ciel. Sous les Tcheou, du XI^e au III^e siècle, s'était élaboré l'esprit classique de la Chine, tandis que le morcellement féodal et les guerres intérieures n'avaient pas laissé s'établir un état politique qui lui répondit. Le chef de la maison de Ts'in, Che Houang-ti, l'un des souverains qui imprimèrent sur leur temps et l'avenir la plus forte marque personnelle, mit fin à cette anarchie en imposant à l'Empire, conquis royaume après royaume, la conception de son prodigieux génie fondateur. Mais en tournant le dos au passé pour lancer en avant son effort, il avait brisé le cadre traditionnel, s'attirant la haine ingrate de ses compatriotes. Après sa mort, les Han vinrent opérer la fusion nécessaire : gardant l'appareil politique qu'il avait construit, étendant jusqu'à l'Asie centrale ses méthodes de protection offensive, ils reprirent les disciplines de l'âge confucéen, firent rechercher et honorer les écrits anciens voués au bûcher par Ts'in Che Houang. Ainsi advint cette période de sécurité et de puissance, d'activité

militaire, sociale, philosophique, littéraire et artistique dont Edouard Chavannes a tracé une fresque magistrale en exposant dans son introduction aux *Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, le règne de l'empereur Wou.

Dans l'évolution des arts de l'Asie orientale, la dynastie des Han n'a pas une importance moindre que dans l'histoire politique ; mais ses antécédents sont trop mal connus encore pour que nous puissions discerner si elle marque un apogée ou bien un départ. Nous tenterons ici d'ajouter quelque chose à la connaissance de l'art des Han, et d'en préciser la place en interrogeant les témoins nouveaux que la mission Segalen a suscités.

Si cette étude est intitulée « l'art funéraire », c'est moins pour en restreindre l'objet que pour le définir. A l'exception en effet de quelques bronzes et jades rituels, tout ce que nous connaissons actuellement de l'art des Han est funéraire¹. Des villes, des palais, des demeures et de tout ce qui devait les orner, n'ont subsisté que des noms et des descriptions littéraires. On peut rapporter cette inégalité de conservation à trois causes. Les Chinois croyaient, moins absolument sans doute que les Egyptiens, mais d'une conviction très répandue, que l'éternité de l'âme a pour condition la permanence de la dépouille, et que le mort a des besoins semblables à ceux des vivants : ils faisaient donc les sépulcres plus solides que les maisons, y enfermaient des serviteurs ou leur image, des provisions réelles et des trésors. Un autre effet de la même croyance fut de rendre sacrilège la destruction des sépultures : la loi protège les tombes, avec une efficacité que l'on risque peu, il est vrai, de sous-estimer, car l'attrait des richesses enfouies prévaut toujours contre la crainte des châtiments terrestres ou divins. A ces deux conditions, générales à la Chine, s'en ajoute une troisième, particulière à la dynastie des Han. L'art funéraire atteignit à cette époque une splendeur jamais égalée (le volume des tumulus en donne la preuve visible), et une importance relative telle que les hommes d'état du III^e siècle purent considérer comme

1. Les six piliers étudiés par Edouard Chavannes près de Teng-fong hien (Ho-nan) sont des piliers religieux plutôt que funéraires, puisqu'ils marquaient les entrées de trois temples ; mais ceux-ci étaient consacrés à des ancêtres divinisés, et il faut conclure de la présence des piliers que les Chinois de l'époque Han ne faisaient aucune différence entre l'âme des morts et l'esprit des dieux. Au point de vue descriptif, ces piliers ne se distinguent en tout cas nullement des autres, et leur inscription porte l'expression *chen-tao* 神道, chemin de l'âme (ou de l'esprit), qui est justement celle qui désigne le plus souvent les piliers funéraires (*chen-tao k'ie* ou *chen-tao pei*).

l'une des causes de l'épuisement des ressources de l'empire la prodigalité qui depuis quatre siècles était de mise dans les sépultures pour la construction des tumulus et des hypogées, l'ornementation des caveaux, des allées funéraires et des temples. Au début du III^e siècle, on promulgue contre ces abus des lois somptuaires¹ dont les Tsin accroissent encore la rigueur. Aussi, de la chute des Han à l'époque Nan-pei tch'ao, soit pendant deux siècles et demi, l'art funéraire n'a-t-il laissé presque aucune relique², et il est permis de penser que ce grand vide n'est pas dû au hasard de la conservation des monuments, mais correspond à une réalité d'improduction.

Ainsi, l'art funéraire des Han n'a pas seulement une importance de premier ordre par le fait que ses œuvres existent seules pour nos yeux : nous sommes assurés que dans l'activité artistique de la dynastie, sa place était considérable.

Cet art n'est d'ailleurs pas fermé sur lui-même : comme l'a déjà noté Edouard Chavannes, il n'emprunte rien dans ses motifs à l'idée de la vie future. Le tombeau est conçu comme la demeure du mort, et cette demeure du mort est faite à la ressemblance d'une demeure de vivants.

Les piliers funéraires et les frontons des tombes creusées dans la roche massive reproduisent l'aspect extérieur des monuments contemporains avec une précision telle qu'ils permettent l'analyse détaillée de leur architecture. De plus, à côté des statues et des bas-reliefs qui sont des reliques directes de la sculpture des Han, les dalles gravées dont les estampages ont été reproduits en grand nombre renseignent indirectement, mais de façon très précise sur le dessin graphique contemporain et permettent, avec les documents littéraires qui en décrivent les couleurs, d'imaginer ce que pouvait être la peinture décorative.

1. En 205, Ts'ao Ts'ao, considérant que sous les Han on avait fait un large usage des constructions de pierre, statues d'animaux, inscriptions sur stèles, etc., et que les ressources de l'État étaient maintenant épuisées, décréta qu'il ne serait plus permis de faire de grandes dépenses pour les enterrements et d'ériger des stèles (cf. DE GROOT, *Religious system of China*, t. III, p. 1158). L'interdiction était encore en vigueur sous les Leang, et n'admit d'exception à cette époque que pour les princes du sang.

2. Nous avons trouvé il est vrai au Sseu-tch'ouan des piliers funéraires du début du IV^e siècle, mais qui ne diffèrent pas de ceux des Han, dont ils sont des répliques attardées qu'expliquent les conditions politiques locales.

Nous nous garderons de conclure que l'art funéraire est assez représentatif des arts de cette époque pour qu'il soit superflu d'accéder aux autres. Ce que peut receler la terre de Chine, vierge encore de toute tentative méthodique de fouilles, reste ignoré. Mais certains indices font penser que les œuvres maintenant accessibles, quelle qu'en soit la qualité, n'étaient pas du tout premier ordre parmi leurs contemporaines. En aucun pays ce ne fut pour les cimetières que travaillèrent les meilleurs artistes, et nous jugerions mal de la sculpture grecque si les seules reliques en avaient été les stèles et les sarcophages. En Chine, le faste dans les cortèges de funérailles et l'ameublement des sépulcres n'est pas incompatible avec une certaine ladrerie cachée sous des dehors prodigues. Ici comme en Egypte, on admet volontiers que les besoins des morts se satisfont de faux semblants : on leur offrira de meilleure grâce un attelage en effigie et dix-mille taëls en carton doré qu'une mule vivante ou une poignée de sapèques de bon aloi. Il est permis de croire que les lambris de pierre des palais des Han étaient plus beaux que les dalles des chambrettes funéraires, et les tours flanquant l'entrée des résidences princières plus imposantes et richement ornées que les piliers de l'avenue des tombes.

*
* *

Puisque la majeure partie de notre étude aura pour objet des œuvres de pierre, il importe de situer la sculpture elle-même parmi les autres arts pratiqués en Chine dès l'époque des Han et qui l'ont toujours été depuis. Tandis que de nombreux ouvrages indigènes sont consacrés à la peinture et aux peintres, on a remarqué que la sculpture fut toujours négligée des critiques chinois, et que ses œuvres sont anonymes¹. On a même été jusqu'à croire que le ciseau du sculpteur n'avait jamais été tenu en Chine que par des artisans sans originalité ni maîtrise. Si cette opinion pouvait encore être

1. Sous cette forme absolue la proposition est d'ailleurs inexacte : on connaît en effet, par l'épigraphie au moins, des noms de sculpteurs. L'un des piliers de pierre de la famille Wou au Chan-tong, porte les noms de Mong Fou et de Li Ki-mao (?) qui firent les piliers, et celui de Souen Tsong qui tailla les lions de pierre placés devant. (Cf. CHAVANNES, *Mission archéologique dans la Chine Occidentale*, I, p. 102-105; voir aussi PELLIIOT, *Notes sur quelques artistes*, dans *T'oung Pao*, 1924, aux pages 266-283, et *Les statues en laque sèche*, dans *J. A.*, avril-juin, 1923, pp. 181-208).

soutenue après la découverte des dalles du Chan-tong (où la beauté des dessins peut être attribuée aux peintres qui préparaient le travail des graveurs), nous croyons que l'étude des œuvres véritablement sculpturales maintenant accessibles en fera justice.

Il n'en est pas moins vrai que si la sculpture et la statuaire chinoises, à l'époque des Han, révèlent parfois du génie, c'est en quelque sorte en marge des tendances esthétiques profondes de la nation chinoise. Celles-ci ordonnent les arts selon une hiérarchie fort différente de celle qui nous est instinctive. Nous avons tendance à classer les arts selon leur importance plastique, ce qui nous incite à mettre l'architecture au-dessus de la sculpture, et celle-ci au-dessus de la peinture. Les arts chinois s'ordonnent selon leur lien plus ou moins direct avec l'esprit. Ce qui par excellence est propre à servir de réceptacle et de véhicule à la pensée est le signe d'écriture, le *Wen*. La calligraphie est donc le premier des arts. Auprès d'elle se place la peinture, qui emploie les mêmes outils, le même pinceau, le même champ de papier ou de soie ; et cette peinture reste essentiellement littéraire, dans une tension mentale qui la fait souvent plus abstruse que l'hiéroglyphe qui la commente. La gravure sur pierre qui doit tout au dessin, et se trace sur la pierre au burin comme les inscriptions lapidaires, participe au respect qui s'attache à celles-ci : aussi les ouvrages archéologiques en publient-ils soigneusement les estampages. La musique n'est point conçue comme une émotion sensuelle, mais comme un jeu subtil d'allusions, de rapports et de proportions ; on y voit un moyen de formation morale dont on vante l'efficacité, ainsi que les Grecs faisaient de leur orchestrique. L'architecture ne doit pas son rang à l'emprise sur les trois dimensions, à l'emploi des ensembles décoratifs, mais à l'occasion que donnent ses plans, semblables à des diagrammes magiques, d'affirmer symboliquement l'ordre et le classement des hommes, les fonctions et les relations : de même que l'estampage est préféré par le lettré à la dalle qu'il reproduit, de même il semble que, pour lui, l'épure semée de caractères explicatifs condense toute la valeur du monument. Quant au bronze, au jade, leur droit à la vénération des artistes procède de la fidèle conservation qu'ils assurent aux signes d'écriture archaïque qui leur furent confiés, ainsi qu'à la mystique naturiste et astrale qui les surcharge de symboles.

Prise dans cette hiérarchie des arts qui marque l'esthétique extrême-orientale de son originalité profonde, la sculpture ne pouvait s'élever au-dessus d'un simple métier que portée par la vigueur artistique d'un âge exceptionnel auquel elle ne devait guère survivre¹. La sculpture est, par le libre usage des volumes, trop apte à figurer les choses pour se prêter à les traduire en un langage abstrait; elle dépend trop étroitement de la matière pour se plier aux caprices mathématiques ou aux rêveries mouvantes de l'esprit. Pour qu'elle ait pu, cependant, produire des œuvres dont la souplesse nous charme, dont la franchise nous satisfait et la puissance nous émeut, il faut qu'il y ait eu dans l'art des Han une surabondance créatrice qui, dépassant conventions et formules, a trouvé là un champ libre où s'ébattre.

II. Méthodes de recherche.²

La méthode que nous avons suivie, directement inspirée de celle qui assura ses fructueux résultats aux explorations d'Edouard Chavannes, repose sur l'utilisation, préalable à la mise en route, des sources chinoises. Celles-ci sont de plusieurs sortes :

1) Des ouvrages d'archéologie générale, consistant surtout en listes épigraphiques plus ou moins commentées. Les inscriptions sont reproduites *in extenso*, ou simplement citées par leur titre et leur colophon. La localisation est le plus souvent négligée.

2) Les monographies³ provinciales, préfectorales ou locales, donnant

1. Si l'on excepte bien entendu la sculpture bouddhique, que son origine étrangère écarte de cet exposé.

2. Les circonstances de la constitution, et les travaux de la mission Segalen-Gilbert de Voisins Lartigue, ont été relatés dans la préface au premier volume du compte-rendu (Atlas de planches, tome I). La publication du présent volume devait suivre de peu celle des planches; des obstacles l'ont retardée de près de six ans.

3. *Tche* 志. Ce terme précédé d'un nom de lieu, compose le titre de l'ouvrage, par exemple *Kia-ting fou tche*, monographie de la préfecture de Kia-ting. Les monographies provinciales, dites *long-tche*, sont de gros ouvrages d'une centaine de volumes, périodiquement réédités jusqu'à nos jours. Il devient de plus en plus difficile de se procurer les monographies locales, dont existent heureusement quelques collections assez étendues, en particulier celle de la bibliothèque de Zi-ka-wei à Changhai, et plus encore celle de la Commercial Press de la même ville; à Paris, des séries importantes ont été rapportées par E. Chavannes et par M. Pelliot.

dans des chapitres spéciaux intitulés « vestiges de l'antiquité », « pierres et métaux », « tombes », « temples », une énumération des souvenirs historiques, des lieux, des inscriptions et des monuments. On y trouve aussi de précieuses indications de géographie ancienne. Le classement par préfectures, le plus souvent adopté pour les monographies provinciales, facilite les recherches.

3) Des ouvrages archéologiques particuliers.

4) Des notes et commentaires qui, à propos de passages historiques ou rituels des livres classiques, fournissent des renseignements sur les monuments antiques¹.

Parmi les recueils spéciaux, Edouard Chavannes, nous avait indiqué, pour le Sseu-tch'ouan, le *Kin-che yuan*², ouvrage consacré aux antiques de cette province, donnant le minutieux relevé des inscriptions, l'estampage en vraie grandeur de quelques épigraphes, et même une reproduction assez fidèle de certains motifs de sculpture.

Notre itinéraire étant choisi dans ses grandes lignes (de Ho-nan fou à Ya-tcheou par Si-ngan fou et Tch'eng-t'ou fou) nous avons dressé à Pékin, pour une large bande de part et d'autre de l'itinéraire, un catalogue de ce qui était susceptible d'exister³. Nous avons alors précisé la route de façon à traverser toutes les sous-préfectures paraissant avoir un intérêt de premier ordre, et le plus grand nombre, compatible avec nos limites de temps, de celles présentant une probabilité d'intérêt de second ordre. En certain cas, nous avons adopté une route dédoublée dont la branche la plus facile était suivie par les bagages et deux des explorateurs, l'autre parcourue par le troisième en équipage léger. Enfin, dans quelques régions importantes, nous avons rayonné autour d'un centre où la caravane stationnait⁴.

1. Certains de ces commentaires sont très anciens, par exemple celui que Li Tao-yuan composa au VI^e siècle pour le *Chouei-King*.

2. Cet ouvrage a été édité en 1848.

3. Il est rare, en effet, que l'on puisse savoir à l'avance si l'objet dont il est question dans un texte existe encore, ou s'il est seulement connu par tradition. Il arrive qu'une longue description soit terminée par la brève mention 今無 « n'existe plus », mais en général on est réduit aux conjectures, et ce n'est qu'avec l'expérience des textes et des recherches sur place que l'on arrive à évaluer tant bien que mal le degré de probabilité de l'existence actuelle d'une antiquité.

4. L'itinéraire suivi par la Mission de 1914 est détaillé en appendice.

Malgré le soin apporté à la préparation d'un semblable voyage, les recherches sur place ne sont pas aussi faciles que l'on pourrait *a priori* les imaginer.

Une première difficulté tient à l'imprécision des ouvrages chinois dans les indications de lieux. Presque toujours ces indications sont donnée en gisement et distance par rapport à un point supposé connu, généralement une ville ; mais la mesure de distance, le *li* (environ 1/2 kilomètre), est pratiquement très élastique, et le gisement, indiqué rondement en points cardinaux, est souvent erroné. Dès que la distance au repère dépasse dix *li*, l'imprécision est gênante ; quand elle atteint 50 *li*, il faut s'attendre à de longs tâtonnements. Cependant, les plus sérieux déboires viennent des repères même par rapport auxquels les positions sont données. La plupart des archéologues chinois travaillent de seconde main, quand ce n'est pas de vingtième, se contentant de recopier les ouvrages antérieurs en les ornant de commentaires. Ils laissent subsister les noms anciens des villes, ou leur substituent des noms modernes sans tenir compte de ce que l'emplacement a — le cas est fréquent, changé en même temps que le nom, de sorte que l'indication, au lieu d'être simplement imprécise, devient fautive. Dans le cas le plus favorable, lorsque la position ancienne est connue en fonction de la nouvelle, on n'en a pas moins à craindre des erreurs doublées, puisque le repérage est dès lors indirect.

On pourrait espérer au moins obtenir des renseignements sûrs et même des guides dans les villes voisines des monuments cherchés. Nous avons recouru parfois aux autorités officielles, qui presque toujours ont tenté, avec la volonté la meilleure, de nous satisfaire. Mais il arrive le plus souvent que les monuments sont inconnus aussi bien du peuple que des mandarins¹. Quant aux paysans, ils les connaissent dans un rayon qui

1. Pour convaincre tel fonctionnaire, qui niait de bonne foi que sa « pauvre sous-préfecture » possédât un tombeau de l'époque des Han, nous l'invitions à nous montrer sa bibliothèque : nous y prenions la monographie locale, et, dans son propre exemplaire, lui faisions lire la mention de l'objet cherché. Ce tour avait pour effet de provoquer entre le sous-préfet républicain, son lettré d'ancien style et quelque vieux serviteur, une émulation d'où résultait parfois une indication utilisable. Souvent, nos tentatives n'avaient aucun succès. Un fonctionnaire à qui nous avions montré un passage du *Kin-che yuan*, demanda à son lettré « si ce livre était européen ».

dépasse rarement quelques *li* : lorsque l'on réussit à leur faire comprendre ce que l'on cherche, s'agit-il d'une paire de piliers de cinq mètres de haut, c'est qu'on en est à portée de vue.

Certains monuments jouissent pourtant de quelque notoriété, et sont même l'objet de mesures conservatrices. Mais c'est seulement à cause des inscriptions qu'ils portent, et qui ont été recueillies dans d'anciens ouvrages épigraphiques. Un monument non inscrit est négligé, malgré tout l'intérêt sculptural qu'il peut offrir, tandis qu'un fragment informe où se déchiffrent quelques caractères *pa fen* sera enchâssé précieusement dans un bâti de briques et abrité d'un toit. Pour les Chinois, on peut dire que l'archéologie se réduit à l'épigraphie. La découverte de monuments anépigraphes n'est donc probable que s'ils avoisinent d'autres reliques gardant des inscriptions. Ceux qui sont isolés ne pourront être trouvés que par l'effet d'un hasard sur lequel il faut peu compter dans une province comme celle du Sseu-tch'ouan, plus grande que la France, coupée de montagnes, où il est fort difficile de circuler en dehors des sentiers battus. Il faut donc garder l'espoir de découvertes archéologiques à la surface du sol, tandis que la terre recèle encore ses trésors inexplorés.

III. Description des monuments.

Si, d'une façon générale, la conservation des monuments est abandonnée aux initiatives locales, il n'est pas pris beaucoup plus de soin pour garder, à défaut des monuments eux-mêmes, une image fidèle de leurs silhouettes et de leurs sculptures. Les quelques dessins donnés par les ouvrages archéologiques, déjà caricaturaux malgré leur minutie lorsqu'il s'agit de transcrire des estampages¹, documents qu'un lettré peut étaler sur sa table de travail, deviennent de maladroite fantaisie lorsqu'il faut figurer un monument à trois dimensions. C'est ainsi que le *Li-siu* de Hong Koua donne d'un pilier du Sseu-tch'ouan un dessin où les atlantes arc-boutés sous les encorbellements sont remplacés par des figures debout au bord du toit et qui ne

1. On rapprochera, par exemple, les dessins du *Kin-che souo* des estampages correspondants reproduits photographiquement dans l'album de la Mission Chavannes.

portent rien ¹. On constate presque toujours que le dessin est fait non d'après l'objet, mais selon sa description écrite qu'il illustre sans nullement la compléter, et en la faussant même souvent.

L'archéologue étranger pourrait avoir la tentation, en présence de reliques aussi mal gardées, de s'en emparer pour leur assurer un abri dans un musée d'occident. Plusieurs raisons nous ont dissuadés d'en user ainsi. Nous n'eussions pu le faire qu'au risque de provoquer la juste méfiance des autorités chinoises, nuisant ainsi à la suite de nos propres recherches comme au prestige national envers lequel un voyageur, surtout en des contrées aussi lointaines, a des devoirs précis. Les sculptures les plus importantes appartiennent d'ailleurs à des monuments que l'on ne pouvait songer à transporter en entier, et qu'il eût été par conséquent nécessaire de mutiler. S'il est légitime de déplacer des fragments exposés à une perte ou à une dispersion certaines, il est spécieux d'amputer un monument sous prétexte qu'il subit sur place l'injure du temps.

Notre bagage de retour se compose donc de notes, d'estampages, de dessins, et, avant tout, de photographies; nous avons seulement ajouté quelques statuettes de terre et un bronze trouvés dans les caves funéraires du Sseu-tch'ouan. La photographie, qui donne des documents exacts, faciles à reproduire, se conservant parfaitement, a été l'une de nos principales préoccupations. Dans la prise des clichés, nous nous sommes attachés à obtenir une description aussi complète que possible. Pour ce qui est de la sculpture de l'époque des Han, en particulier, nous pensons avoir reproduit tout ce que l'état de la pierre permettait d'interpréter. Nos estampages sont peu nombreux ²: ils comprennent, pour l'épigraphie, tout ce qui subsistait qui fût lisible, c'est-à-dire une douzaine d'inscriptions de piliers et un texte de stèle, et, pour la sculpture, ce qui était estampable, c'est-à-dire peu de chose: la décoration en relief plat, avec détails incisés au trait, des dalles du Chan-tong, n'a au Sseu-tch'ouan qu'un développement restreint. Les monuments que nous avons trouvés, au lieu d'avoir été enterrés long-

1. Pilier de Wang Tche-Tseu. Cf. p. 96 et suivantes.

2. Il n'est question ici que de ce qui concerne l'époque des Han. Pour la sculpture bouddhique, des Leang aux Tang au contraire, les inscriptions sur pierre abondent sous forme de dédicaces, de décrets d'attribution, et les estampages rapportés sont en beaucoup plus grand nombre.

temps comme les dalles du Wou Leang ts'eu, sont exposés à l'air depuis dix-sept siècles, et le grain de la pierre (un grès souvent rugueux), se prête mal à l'estampage. Ce procédé, auquel s'attache une sorte de superstition d'exactitude, n'est véridique que dans le cas des gravures sur pierre traitées à plat et à angles vifs, comme la plupart de celles qui sont reproduites dans l'album de la Mission Chavannes. Lorsque le relief est au contraire arrondi, l'estampage maigrit toutes les figures, transforme les pattes d'animaux en filaments noueux dont l'effet de blanc et noir, propre à l'estampage, accuse encore la minceur artificielle. La photographie, ou le dessin soigneusement levé sur place, puis mis à l'échelle à l'aide des estampages, conduisent à une reproduction bien plus fidèle. Il leur faudra préférer cependant, pour les missions ultérieures, le moulage.

Dans le classement des photographies, nous avons suivi un ordre méthodique dont le principe est exposé dans les notes qui accompagnent la table des matières du premier volume de planches de la mission. Ainsi que nous l'avons indiqué dans ces notes, le numérotage des clichés suivi, est celui de la liste complète publiée au fascicule I du Bulletin archéologique du Musée Guimet (1921).

IV. Recherches antérieures et résultats nouveaux.

Tandis que la peinture, la porcelaine, les bronzes de la Chine étaient l'objet d'études étendues, celle des monuments anciens et de la sculpture resta longtemps négligée des occidentaux. Le dépouillement de l'immense littérature chinoise absorbait les sinologues et les détournait de l'archéologie. Il appartient à l'un des plus grands savants qui se soient consacrés à l'Asie orientale, Edouard Chavannes, de deviner ce que réservait à la science et à l'art la recherche directe des antiquités subsistant sur le territoire de l'Empire. Dans cette voie neuve qu'il abordait en précurseur, il réussit avec éclat. Si le Dr. Bushell avait, dès 1881, communiqué au Congrès des Orientalistes de Berlin des estampages de bas-reliefs de l'époque des Han ¹, il n'avait pas entrepris l'exploration des monuments eux-mêmes. La

1. Dalles de la chambrette funéraire du pseudo Wou Leang. Cf. CHAVANNES, *Mission archéologique*, nos 75 à 77. Quelques-uns de ces estampages sont reproduits dans le bel ouvrage

publication de l'ouvrage d'Edouard Chavannes, après son premier séjour en Chine¹, fit entrer l'antique sculpture chinoise dans l'histoire de l'art universel.

Une deuxième mission beaucoup plus étendue, en 1907, lui permit d'explorer toutes les provinces du nord et du centre. Les planches de cette mission et les deux volumes parus demeurent une œuvre de base, dont les découvertes nouvelles consacrent d'année en année la solidité et la valeur.

Dans l'intervalle de ces deux publications se placent les ouvrages de B. Laufer, solidement documentés et riches en aperçus ingénieux, l'un sur la poterie archaïque, l'autre sur la sculpture funéraire². Un archéologue japonais, M. Sekino, a également étudié les chambrettes et les piliers du Chan-tong, et l'intérêt soulevé au Japon par la révélation de la sculpture des Han paraît avoir été considérable.

L'éveil étant donné, les commerçants et le public commencèrent à s'intéresser à l'art ancien de la Chine, qui offre à l'admiration des aliments d'une autre substance que les bibelots dont s'était satisfaite la mode exotique depuis le XVIII^e siècle. Dès 1907, trois dalles et une colonne de chambrette funéraire provenant du Chan-tong avaient pris le chemin de l'ouest, et, plus précisément, de Berlin. D'autres dalles arrivèrent à Paris où E. Chavannes put les voir et les comprendre dans sa publication³. Les musées acquièrent, par des dons ou des achats, quelques pièces. Tandis que celui de Chicago, par exemple, réunissait une belle collection de poteries archaïques, le Musée des Arts décoratifs organisait, en 1911, une exposition d'estampages d'ancienne sculpture chinoise⁴.

*
* *

Tel est le résumé de ce qui avait été fait avant 1914. Quant aux monuments atteints par l'étude directe, ils comprenaient :

1^o Des piliers funéraires, dont trois paires au Ho-nan et une au Chan-tong.

d'ensemble que le Dr Bashell a consacré à l'art chinois et qui a été traduit en français par M. d'Ardenne de Tizac.

1. *La sculpture sur pierre au temps des deux dynasties Han*; Leroux, 1893.

2. *Chinese pottery of the Han dynasty. Chinese grave-sculpture of the Han dynasty.*

3. En particulier, celles qui avaient été importées par M. Wannieck.

4. Le Musée Cernuschi a pu, récemment, ouvrir de très belles salles consacrées à la sculpture et à la poterie anciennes de la Chine (1920).

2^o Deux chambrettes funéraires conservées *in situ* (Chan-tong).

3^o Des dalles provenant de chambrettes funéraires.

4^o Une paire de lions, datant du milieu du II^e siècle, exhumée après le passage de la mission Chavannes¹.

Tous ces monuments sont groupés à l'orient de la Chine, et, si l'on excepte les six piliers du Ho-nan, ils appartiennent à la seule province du Chan-tong. Pour tout le reste du territoire chinois, les documents manquaient : pourtant, la mission d'Ollone avait pu, guidée par les indications précises que lui avait données Edouard Chavannes avant son départ, reconnaître près de Ya-tcheou une sépulture du début du III^e siècle gardant un pilier, très bien conservé, une stèle et une paire de statues de tigres².

La grande majorité des monuments étudiés en Chine orientale appartenaient au II^e siècle de notre ère, la première date relevée étant celle de 113 (chambrette du Leang-tch'eng chan). Au point de vue de la technique, leur décoration ne relevait que du très bas relief.

La mission de 1914 prolonge de la façon suivante les résultats antérieurs :

1^o Dans l'espace, elle traverse les provinces du Chan-si et du Sseu-tch'ouan, et atteint les limites occidentales de la Chine des Han.

2^o Dans le temps, elle franchit l'Ère chrétienne et donne, avec une statue de 117 av. J.-C., une relique de la statuaire des Han antérieurs.

3^o Au point de vue de la technique, elle fournit de nombreux exemples de décoration en haut relief, et en ronde bosse.

Quant aux objets nouveaux d'étude, ils comprennent : les tumulus de la vallée de la Wei, plusieurs caveaux funéraires au Sseu-tch'ouan, et les tombes rupestres de la même province d'un extrême intérêt documentaire³, et dans lesquelles nous avons trouvé des sarcophages sculptés, des cercueils d'argile, et de nombreuses briques décorées.

1. L'une de ces statues de lions a été publiée en tête du grand ouvrage de M. Sirén sur la sculpture chinoise.

2. Il n'a été publié jusqu'ici, de ce tombeau, qu'un dessin du pilier funéraire, et une petite photographie de l'un des tigres, due à un missionnaire, et qui a paru dans l'ouvrage du R. P. Tchang sur les tombeaux des Leang. Des dessins chinois des sculptures des piliers de Ya-tcheou ont été reproduits dans l'album de la Mission Chavannes. Les dessins des lions du Sseu-tch'ouan donnés dans l'ouvrage de M. Omura Seigai sont également très médiocres.

3. On verra au chapitre VIII que ces tombes avaient fait l'objet d'une sérieuse étude d'un missionnaire de Tch'eng-tou, M. Th. Torrance, avant notre venue.

Les tableaux suivants, dressés à titre d'indication générale, résument les documents sur lesquels s'appuie désormais l'étude de la sculpture de l'époque des Han.

1° MONUMENTS RAPPORTÉS A UNE DATE PRÉCISE

117 av. J. C.	J. C. Chan-si	Statue de la tombe de Houo K'iu-ping	Mission S.V.L.	1914
25	—	Inscription de Mong-Siuan ¹	Mission d'Ollone	1907
28 ap. J. C.	J. C. Sseu-tch'ouan	Fragment du pilier de Li Ye (inscription)	Mission S.V.L.	1914
102 (?)	id.	Sépulture rupestre, avec inscription	Th. Torrance	1910
105	—	id.	Fragment du pilier de Wang Tche-tseu	Mission S.V.L. 1914
113	—	Chan-tong	Chambrette du Leang-tch'eng chan ²	Coll. von der Heydt
118	—	Ho-nan	Piliers du T'ai Che (2 piliers bien conservés)	Mission Chavannes 1907
121	—	Sseu-tch'ouan	Pilier de Fong Houan (1 pilier bien conservé)	Mission S.V.L. 1914
123	—	Ho-nan	Piliers de la mère de K'ai (2 pil. bien conservés)	Mission Chavannes 1907
123	—	id.	Piliers du Chao Che id.	id. 1907
129 ³	—	Chan Tong	Chambrette du Hiao-t'ang chan	id. 1987
147	—	id.	Piliers dits de Wou Leang (2 pil. bien conservés).	id. 1891 et 1907
147	—	id.	Lions du Wou Leang ts'eu (2 statues brisées)	M. Sekino 1907
147	—	id.	Stèle de Wou Pan	Mission Chavannes 1891 et 1907
147 ⁴	—	id.	Chambrette funéraire dite de Wou Leang	id.
147	—	id.	Colonne avec inscription (rapportée par M. Fisher à Berlin)	1907
167	—	id.	Stèle de Wou Jong	Mission Chavannes 1907
169	—	id.	Stèle de Kouo T'ai	id. 1907
205	—	Sseu-tch'ouan	Statues de Fan Min (2 tigres, 1 lion)	Mission S.V.L. 1914
205	—	id.	Stèle de Fan Min (avec tortue porte-stèle)	id. 1914
209	—	id.	Pilier de Kao-yi	} Mission d'Ollone 1907 et Mission S.V.L. 1914
209	—	id.	Stèle de Kao-yi (avec socle à dragons) Statues (2 statues de tigres)	

1. Cf. *Journal Asiatique*, Août 1909, p. 9. et *Chen-tcheou Kouo Kouang tsi* (8^e fascicule, Mai-Juin 1909).

2. Cf. Pelliot, dans *Artibus Asiae*, II [1925], 153.

3. Cette date n'est pas celle de la chambrette, mais de la plus ancienne inscription qu'elle porte. L'époque de la chambrette peut être notablement antérieure.

4. Visitée par Dudley A. Mills en 1886.

II° MONUMENTS DATÉS DE FAÇON APPROXIMATIVE

époque Han	Chan-tong	4 stèles du temple de Confucius à Tsi-ning tcheou	Mission Chavannes	1907
milieu 11 ^e s.	id.	Une quarantaine de dalles provenant des chambrettes du groupe Wou Leang t'seu'	id.	1907
id.	Sseu-tch'ouan	(Statue de tigre assis Fragments de statues d'animaux	} Mission S.V.L.	1914
1 ^{er} ou 11 ^e s.	Chan-tong	(Une quarantaine de dalles de provenances diverses ²		
milieu ou fin du 11 ^e s.	Sseu-tch'ouan	(Piliers de Chen (2 piliers) Piliers anépigraphes de Kiu hien (4 piliers)	} Mission S.V.L.	1914
fin 11 ^e s. ?	id.	Piliers de P'ing Yang (2 pil. bien conservés)		
?	id.	2 piliers de la région de Mien tcheou	id.	1914
début 11 ^e s.	id.	Piliers de Yang tsong (2 piliers)	id.	1914
époque Han	id.	(Sépultures rupestres	C. Baber	1886
id.	id.	(Caveaux en briques voûtés	Th. Torrance	1910
début 11 ^e s.	id.	2 piliers de la région de Mien tcheou	Mission S.V.L.	1914
			id.	1914

1. Une partie de ces dalles avait été vue par Dudley A. Mills dès 1886.

2. Plusieurs de ces dalles sont actuellement transportées hors de Chine.

PREMIÈRE PARTIE

LES MONUMENTS FUNÉRAIRES DES HAN ANTÉRIEURS DANS LA VALLÉE DE LA WEI

CHAPITRE I

LES TUMULUS IMPÉRIAUX.

Les empereurs Han avaient coutume de faire entreprendre de leur vivant, et parfois dès le début du règne, les travaux de terrassement de leur tombe et la construction de l'hypogée. La hauteur du tertre funéraire se proportionne en Chine au rang des défunts : celui de l'Empereur dépasse donc de beaucoup les autres. Aux époques anciennes, si les dimensions des mausolées impériaux sont rituellement fixées, elles varient en fait, et donnent, semble-t-il, la mesure relative de la puissance et du faste du règne. C'est ainsi qu'à les considérer d'ensemble, les tumulus de la grande lignée des Han antérieurs sont les plus majestueuses de ces pyramides de terre qui jalonnent, sur le sol de l'Empire, la succession des dynasties. Aucun pourtant n'égale le tumulus du prédécesseur immédiat¹ des Han, Che houang-ti de la maison de Ts'in. Aussi bien n'est il point parmi les Han de

1. La dynastie Ts'in compte officiellement 3 empereurs. Mais le règne des deux derniers, — 3 ans en tout — est comme écrasé entre celui de Che houang-ti et l'avènement des Han. Ce n'est que le temps nécessaire pour qu'un nouveau pouvoir se crée, après la brusque vacance causée par la mort du « Souverain-empereur ».

silhouette historique qui se puisse comparer, pour la carrure et l'éclat, à celle du souverain qui fonda l'unité politique de l'Empire.

Le tombeau de Ts'in Che houang-ti, le plus imposant vestige de l'antiquité chinoise, est aisément accessible à moins d'une heure de marche de la route qui mène de Ho-nan fou à Si-ngan fou, et bientôt le chemin de fer passera en vue de son sommet. C'est donc un signe de l'arrière de nos connaissances objectives en archéologie chinoise qu'il ait pu être « découvert » en 1914, alors que sa description, son histoire et ses légendes étaient depuis longtemps traduites et commentées¹.

La date de l'ensevelissement (210 av. J.-C.) place ce monument juste au delà des limites de cette étude. Mais ceux qui font l'objet propre de ce chapitre se sont étroitement inspirés de sa forme sans tenter d'égalier son ampleur. Il demeure, dans l'ordre des constructions funéraires, ce que les Chinois ont conçu de plus beau et exécuté de plus grand. Apposé sur les temps archaïques comme un sceau, il est aussi le socle où s'érige l'histoire moderne.

A l'extrémité orientale de la plaine où furent les capitales des Tcheou, des Ts'in, des Han antérieurs, des Souei et des T'ang, la Montagne du Sud, ramification des Ts'in-ling, se rapproche de la Wei puis s'étend parallèlement à elle, laissant au point d'inflexion un éperon rocheux au pied duquel est bâtie la ville murée de Lin-tong, célèbre par ses sources thermales. A sept li de Lin-tong, la chaîne, qui porte ici le nom de Li chan, s'incurve en arc ouvert, étalant ses contreforts avancés avec une symétrie d'ordonnance exceptionnelle. C'est devant cet écran naturel que le tumulus est dressé, si exactement « en place » qu'il semble que le décor montagneux soit composé par rapport à lui. Si l'on se dirige vers le mausolée en venant du nord, où la route mandarine traverse le bourg de Sin-fong, on l'aperçoit exhaussé sur un plateau qui lui fait un piédestal très large, raccordé à la plaine par une courbe allongée.

1. Le texte le plus important est celui de Sseu-ma Ts'ien (traduction Chavannes, *Mémoires Historiques*, II, p. 193). De Groot, dans son *Religious system of China*, a cherché à savoir (p. 447 et p. 928) par des textes, à quelle date ce tumulus pouvait avoir disparu; il conclut qu'il ne devait pas encore être détruit sous les Song, et n'émet pas même l'hypothèse de sa subsistance actuelle.

Sa forme dérive de la pyramide quadrangulaire (fig. 1)¹. Autour de la base, qui a 350 mètres de côté, le terrain se déprime comme si un fossé, encore imparfaitement comblé, avait existé autrefois à l'entour. Un rebord brusque et très net limite l'œuvre de terre qui s'amorce par une vigoureuse

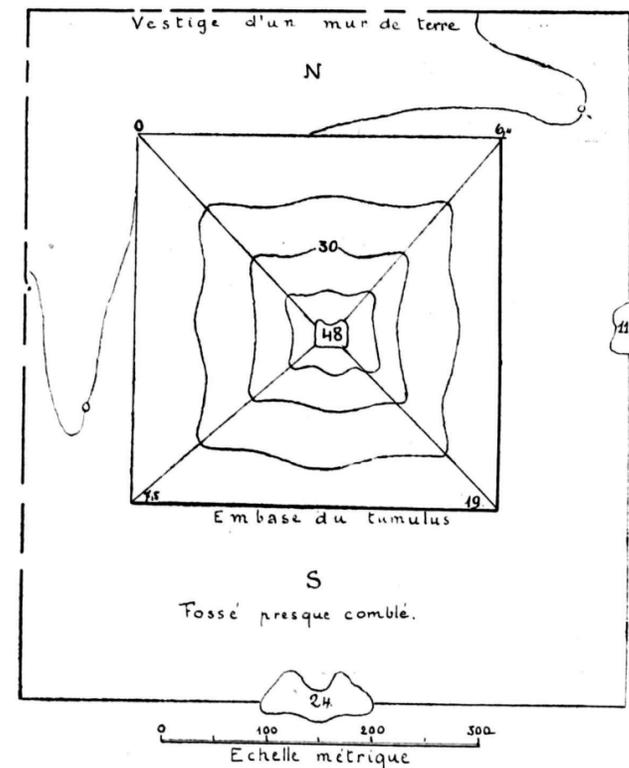


Fig. 1. — Plan du tumulus de l'empereur Ts'in Che houang-ti

montée concave menant jusqu'à la mi-hauteur, où elle se repose par un palier. De cet épaulement rejaillit la colline supérieure, en une courbe qui s'infléchit pour se raccorder, à 50 mètres de hauteur, au sommet tronqué de la pyramide.

1. Le plan coté du tumulus, reproduit fig. 1, a paru au *Journal Asiatique* (mai-juin 1916, p. 408, 413) avec une description détaillée.

On jugera de la noblesse majestueuse de cette « montagne » modelée, par la silhouette assez fidèle qu'en donne la photographie ¹, impuissante d'ailleurs à évoquer ses dimensions réelles et la splendeur du site.

Les dispositions extérieures essentielles de la tombe impériale semblent fixées pour des siècles dans le mausolée du souverain qui s'était décerné à lui-même le nom de Che houang-ti ². Si ce monument fut insolite comme le souverain qui l'ordonna, ou s'il dérivait par agrandissement des monuments antérieurs, rien ne permet de décider, l'attribution aux Ts'in de certains tumulus de la rive gauche de la Wei étant douteuse ³, et la forme de ceux qui sont identifiés avec les tombes des premiers Tcheou n'étant pas, semble-t-il, originale ⁴. Cependant, la façon dont l'histoire parle de ce tombeau, la mention des myriades d'ouvriers qui furent employés à remuer la terre, montre que la construction avait frappé les contemporains d'une sorte de stupeur sacrée que grossit encore la tradition ⁵.

Sous les Han, la pyramide à base carrée ou rectangulaire est encore le solide d'où dérivent les formes des tumulus, avec des variantes de détail qui sont rarement aussi importantes et jamais aussi heureuses que le double épaulement du tumulus de Che houang-ti. Souvent, la pyramide est fortement tronquée. Quelquefois le massif, établi sur plan rectangulaire, a la forme d'une toiture à quatre pans et se termine par une arête horizontale presque toujours perpendiculaire au méridien. Les surfaces sont rarement planes. Généralement creuses, elles sont parfois au contraire convexes, ce

1. Pl. I, n° 3. Il est à noter que la photographie allonge trop la silhouette du tumulus ; — le profil (fig. 2) a été établi comme le plan (fig. 1) d'après les dimensions relevées par des mesures directes et des observations à la boussole nivelante.

2. Che signifie premier, initial ; houang-ti assemble les titres qu'ont portés les Trois Souverains (San Houang) et les Cinq Empereurs (Wou Ti) de l'histoire légendaire. Le nom de Che houang-ti, qui impliquait à la fois la captation de tout ce que l'antiquité embrassait de grandeur héroïque, et la proclamation d'une ère nouvelle pour le trône, fut adopté par l'Empereur en 221 av. J.-C. sur la proposition de son ministre et courtisan Li Sseu.

3. Cf. *Journal Asiatique*, mai-juin 1916, p. 405-408.

4. *Journal Asiatique*, mai-juin, 1916, p. 401-405.

5. Cf. dans IMBAULT-HUART, *Poésies modernes*, la poésie de Yuan Tseu-tsai sur le tombeau de Che houang-ti.

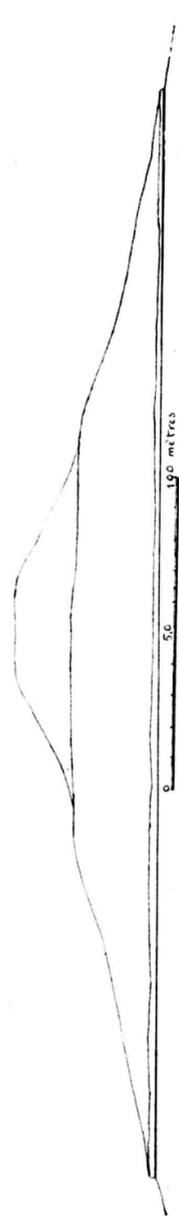


Fig. 2. — Tumulus de Ts'in Che houang-ti (face nord)



Fig. 6. — Tumulus de Han Tchao-ti (face sud)



Fig. 4. — Tumulus de Han Kao-tsou (face sud)

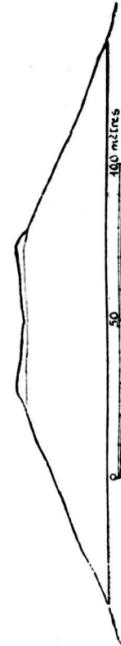


Fig. 8. — Tumulus de Han Tch'eng-ti (face sud)

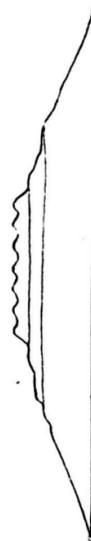


Fig. 7. — Tumulus à sommet crénelé (attribution inconnue)

qui écarte l'idée que la forme actuelle soit issue par érosion ou tassement d'un contour initial rigide. Le *læss* dont les pyramides sont faites est d'ailleurs une matière d'une plasticité et d'une cohérence extrêmes, capable de conserver, dans le lit des torrents, les formes étrangement taillées qu'ont décrites tous les voyageurs du bassin des « terres jaunes ». Si le dessin des tumulus peut ne nous être point parvenu avec une exactitude parfaite, du moins est-il certain qu'il présentait à l'origine des variantes voulues. Le modelé de la montagne funéraire devait donc être l'un des éléments décoratifs de l'immense composition que constituait, avec ses remparts, ses fossés, ses temples et son site, une sépulture impériale des Han.

*
**

Nos recherches dans la plaine de Si-ngan fou et les hauteurs avoisinantes nous ont permis de repérer les tombeaux de tous les empereurs de la première dynastie des Han, et ceux de quelques impératrices (fig. 3). Les identifications, certaines pour beaucoup, sont probables pour les autres¹. Voici l'énuméré des tumulus, avec leur emplacement par rapport à Tch'ang-ngan, l'ancienne capitale des Han, dont il reste quelques vestiges de remparts à dix kilomètres au nord-ouest de l'actuelle Si-ngan fou.

1° *Tombeau de l'empereur KAO-TSOU*² († 195 av. J.-C. 4^e lune) [fig. 4].
12 km. au N15E de Tch'ang-ngan.

Nom de la sépulture³ : Tch'ang-ling.

Base rectangulaire allongée de l'est à l'ouest, mesurant 147/123 m.

L'arête supérieure, maintenant émoussée, dut être autrefois aiguë ; les faces sont presque planes.

Devant la face sud, gisent une vingtaine de stèles gravées par ordre des

1. Nous considérons comme certaines les attributions basées à la fois sur les indications du *Chan-si l'ong-tche* et sur la présence de stèles au pied de la pyramide, ainsi que quelques attributions basées seulement sur les textes, mais qui, d'après la disposition du terrain, ne prêtent pas à confusion.

2. Pl. V, n° 14.

3. Les sépultures ont un nom spécial, composé d'un qualificatif et du mot *ling*, tombe impériale. Le qualificatif indique souvent la position de la tombe par rapport à la capitale (Nan-ling, Si ling, etc.) Le nom peut être commun à un groupe de tombes voisines.

souverains de la dynastie mandchoue, et qui furent renversées lors de la révolte des T'ai-p'ing.

Identité certaine.

2° *Tombeau de l'empereur HOUEI* († 188 av. J.-C. 8^e lune).

11 km. au N20E de Tch'ang-ngan.

Nom de la sépulture : Ngan-ling.

Les dimensions de ce tombeau, qui n'ont pas été mesurées, paraissent légèrement inférieures à celles du précédent.

Identité probable.

3° *Tombeau de l'impératrice LU* († 180 av. J.-C. 7^e lune).

12 km. au N10E de Tch'ang-ngan.

Pyramide rectangulaire tronquée de 140 m. de base, établie sur une croupe allongée, à peu de distance à l'ouest du Tch'ang-ling.

Pas de stèles, mais l'emplacement, par rapport à celui du tombeau de Han Kao-tsou, rend l'identité presque certaine.

4° *Tombeau de l'impératrice POUO*¹ († postérieurement à 180 av. J.-C.) [fig. 5].

23 km. au S65E de Tch'ang-ngan.

Nom de la sépulture : Nan-ling.

Grande pyramide à base allongée (170.135 m.), tronquée au sommet qui forme un plateau de 30/15 m. La courbe des arêtes est légèrement concave. Contrairement à la disposition partout ailleurs suivie, c'est du nord au sud que la pyramide est allongée. La petite face, qui paraît être la face d'accès, est tournée vers le S25W.

Identité certaine.

5° *Tombeau de l'empereur WEN*² († 157 av. J.-C. 6^e lune) [fig. 5].

24 km. au S70E de Tch'ang-ngan.

Nom de la sépulture : Pa-ling.

Ce tombeau, voisin du précédent, est de forme analogue, mais plus petit

1. Pl. V, n° 15.

2. Pl. V, n° 16.

et moins allongé (150/135 m.). L'axe du tumulus est au S25W comme celui du précédent. Mais cette fois, c'est perpendiculairement à cet axe que s'allonge la pyramide, selon la disposition habituelle.

Identité certaine.

6° Tombeau de l'empereur KING († 141 av. J.-C. 1^{re} lune).

15 km. au N30E de Tch'ang-ngan.

Nom de la sépulture : Yang-ling.

Tumulus aperçu mais non visité.

Identité probable.

7° Tumulus de l'empereur WOU († 87 av. J.-C. 2^e lune).

23 km. environ au N75W de Tch'ang-ngan.

Nom de la sépulture : Mao-ling.

Ce tombeau, l'un des plus grands des Han, est en forme de pyramide à sommet fortement tronqué et assez irrégulier.

Identité certaine.

8° Tombeau de l'empereur TCHAO¹ († 73 av. J.-C. 4^e lune) [fig. 6].

11 km. au N45W de Tch'ang-ngan.

Nom de la sépulture : P'ing-ling.

Base carrée de 180 m. de côté, nettement délimitée par un ressaut vertical. Epaulement très visible aux 2/3 de la hauteur. Il est possible que la forme se soit approchée à l'origine de celle du tumulus de Che houang-ti, mais il faut alors supposer un affaissement du sommet. Peut-être l'aspect a-t-il été modifié par un effondrement intérieur, ce qui expliquerait son irrégularité².

Identité certaine.

1. Pl. V, n° 17.

2. Un tombeau voisin, non identifié, est de forme analogue, mais, au lieu de la « colline supérieure » se dresse une levée de terre, actuellement crénelée, entourant une dépression [fig. 7]. Ce tumulus paraît donc couronné d'un rempart. Peut-être s'agit-il d'un remaniement dans un but militaire, au cours d'une des nombreuses guerres dont le pays a été le théâtre, car il est facile de transformer un tumulus en fortin. Ou bien faut-il penser que l'aspect des tumulus fut autrefois différencié plus encore qu'il ne nous apparaît actuellement. On verra au chapitre suivant jusqu'où pouvait aller, à l'époque classique, la fantaisie dans l'arrangement extérieur.

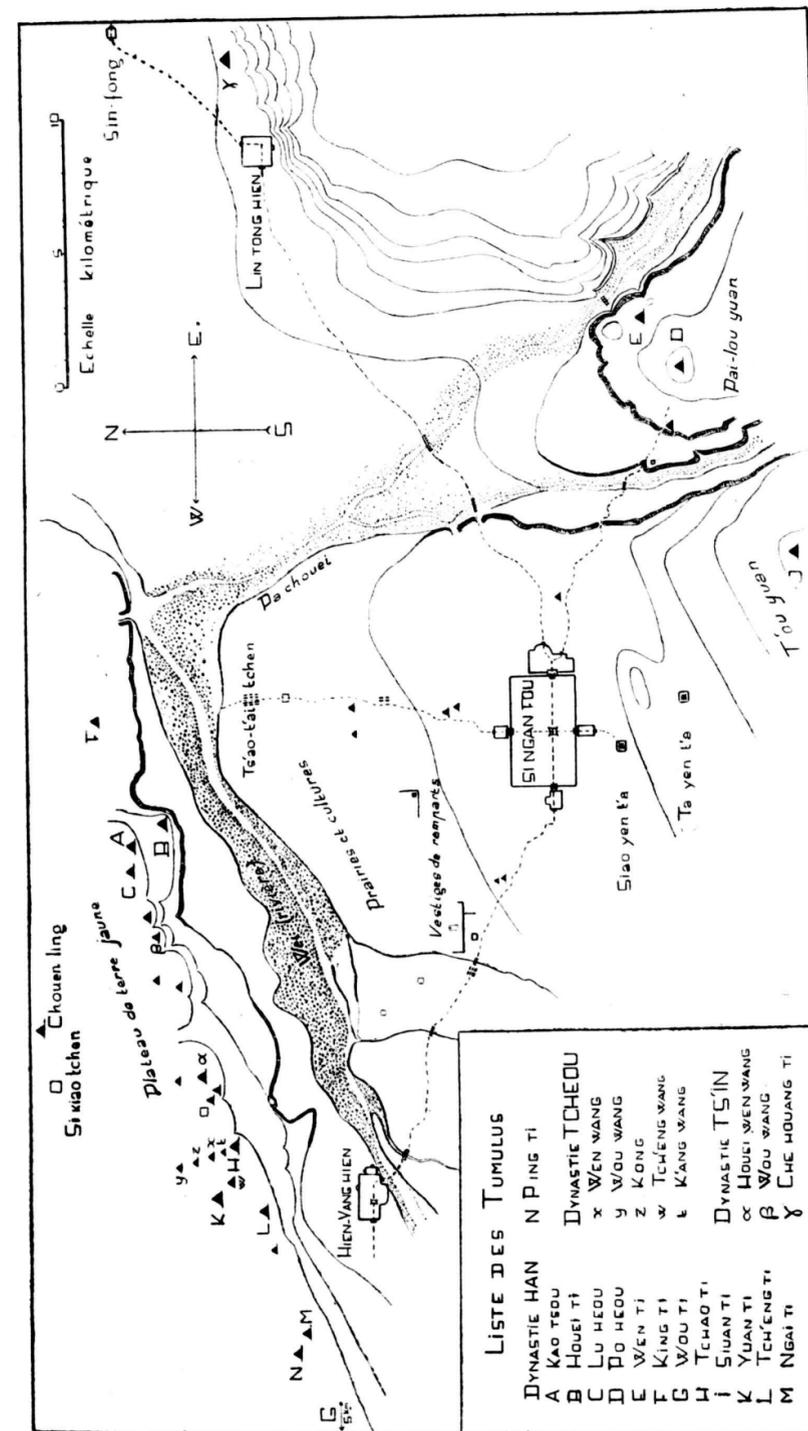


Fig. 3. — Emplacement des tumulus impériaux autour de Si-nan fou.

9^o Tombeau de l'empereur SIUAN († 49 av. J.-C. 12^e lune).
19 km. au S45E de Tch'ang-ngan.

Nom de la sépulture : Tou-ling.

La forme du tertre est celle d'une pyramide tronquée; la base a 160/150 m.

Identité certaine.

Au sud-est du tombeau, un tertre de forme analogue et de dimensions légèrement inférieures doit être celui de l'Impératrice Hiu, épouse de Suan-ti. Cette sépulture porte le nom de Siao-ling.

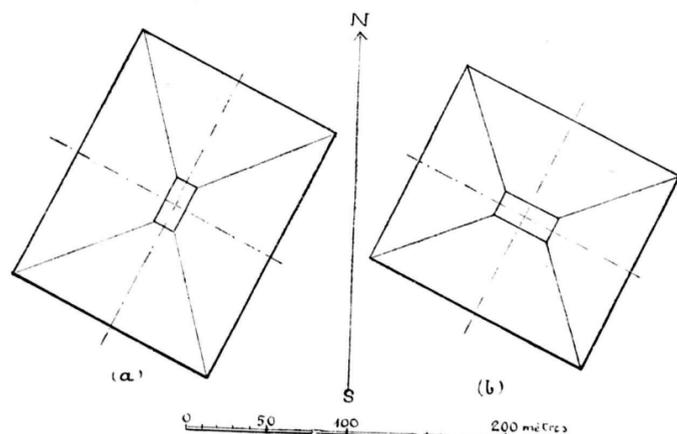


Fig. 5. — Orientation des tumulus de Pao-heou (a) et de Wen-ti (b).

10^o Tombeau de l'empereur YUAN († 32 av. J.-C. 5^e lune)¹.
13 km. au N50W de Tch'ang-ngan.

Nom de la sépulture : Wei-ling.

Le tumulus a la forme de celui de Tchao-ti, avec des dimensions un peu moindres.

Identité certaine.

11^o Tombeau de l'empereur TCH'ENG († 7 av. J.-C. 2^e lune)² [fig. 8].
13 km. au N60W de Tch'ang-ngan.

1. Pl. VI, n° 18.

2. Pl. VI, n° 19.

Nom de la sépulture : Yen-ling.

Le tumulus a la forme d'une pyramide à base carrée de 175 m. de côté, dont le sommet, fortement tronqué, forme un plateau de 50/50 m. Les faces sont concaves au milieu, mais se redressent près des arêtes.

Identité certaine.

12^o Tombeau de l'empereur NGAI († 1 av. J.-C. 6^e lune).

18 km. 5 au N70W de Tch'ang-ngan.

Nom de la sépulture : Yi-ling.

Forme analogue à celle du tumulus précédent.

Identité certaine.

13^o Tombeau de l'empereur P'ING († 5 ap. J.-C. 12^e lune).

20 km. environ au N 70 W de Tch'ang-ngan.

Nom de la sépulture : K'ang-ling.

Pyramide à base carrée, fortement tronquée.

Identité certaine.

*
* *

Les tumulus énumérés se répartissent en deux groupements que séparent le lit de la Wei et la vallée élargie en plaine où sont assis la ville de Si-ngan fou et les vestiges de Tch'ang-ngan. L'aspect et la disposition des deux groupements font contraste.

Au nord, la Wei est bordée par un plateau dont elle affouille la tranche à la saison des crues selon une longue courbe concave qui va de Hien-yang hien à l'embouchure du Pa-chouei. Le plateau, rebord méridional de l'immense bloc de terre jaune qui couvre le Chàn-si au nord de la Wei, s'exhausse par deux gradins parallèles à la rivière, à une altitude moyenne de cinq cents pieds au-dessus d'elle, puis se déprime légèrement, dégageant ainsi une crête qui, par temps clair, se profile sur une chaîne de montagnes lointaines au nord. Régulièrement striée par les labours, la surface au lent modelé est sans arbres, sauf ceux qui achèvent de mourir dans quelques cours de temples funéraires; de loin en loin on aperçoit les murailles de terre délabrées d'un bourg. Sur l'étendue du plateau se déploie, longue de plus de trente kilomètres, une avenue jalonnée irrégulièrement de tumulus

monumentaux, de tertres plus petits et d'innombrables taupinières. Outre les dix tombes impériales des Han auxquelles s'ajoutent des pyramides princières, s'élèvent les grands tumulus attribués aux rois de Ts'in qui régnèrent « à l'intérieur des passes » avant que leur descendant n'assumât le pouvoir impérial, et cinq tombeaux¹ de dimensions moindres, mais qui étaient naguère encore l'objet d'un culte, parce qu'ils sont ceux des quatre premiers souverains et du « duc » de Tcheou. Cette présence sacrée était probablement sentie dès le temps des Han qui avaient pris, à leur avènement, une attitude de réaction contre le despotisme novateur de Ts'in Chehouang. Il semble qu'ils aient choisi pour lieu de sépulture le Pi-ling 畢陵²,

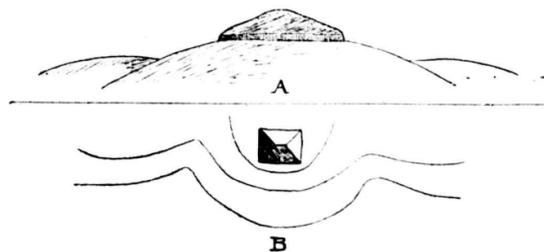


Fig. 9. — Tumulus d'un prince de Ts'in (A élévation, B plan).

cimetière des Tcheou antérieurs, par respect pour cette antique maison. Le premier empereur Han qui s'en écarta fut Wen-ti, qui agit peut-être ainsi par un désir de modestie posthume dont on a d'autres traits.

Il ne faut pas imaginer, sur ce plateau vénérable, les tumulus placés au hasard. Le souci de leur donner un piédestal naturel est évident. Le ruissellement des eaux a modelé le plateau en croupes d'une belle ligne allongée, régulière et calme. C'est presque toujours l'une d'elles qui sert d'embase au tumulus, posé de façon à en recevoir le maximum de surélévation optique aux yeux de qui se dirige vers lui (fig. 9).

Le site méridional, très accidenté, offre des exemples beaucoup plus caractéristiques de ce choix. La berge de la Wei, presque plate jusqu'aux monas-

1. Cf. pl. IV.

2. On lit dans les *Mémoires historiques* de Sseu-ma Ts'ien (trad. Chavannes, I, 223) qu'en 1124 av. J.-C. le roi Wou offrit un sacrifice à Pi. Selon le commentaire de P'ei Yin, Pi était le nom de la sépulture de Wen wang (Mencius, IV, b. 1, trad. Legge, p. 192).

tères bouddhiques du Siao-yen t'a et du Ta-yen t'a, à quelques kilomètres au sud de Si-ngan fou, se relève ensuite de plus en plus rapidement pour former une première ligne de hauteurs aux sommets arrondis derrière laquelle commence la vraie montagne, les Ts'in-ling. Cette côte est coupée, au sud-ouest de la capitale actuelle, par deux torrents qui l'entaillent profondément en débouchant de la montagne, avant de s'unir pour former en plaine la rivière Pa, dernière ligne de défense de Tch'ang-ngan lorsque les passes étaient forcées. A l'ouest du premier torrent, l'angle de la colline de terre se nomme Tou-yuan, « source des poiriers »; entre les deux torrents, l'éperon taillé à vif se nomme Pai-lou-yuan, « source du cerf blanc ».

Les deux promontoires présentent, montés sur eux comme des châteaux sur des bagues, deux tumulus que l'on aperçoit de toute la plaine, enlevant



Fig. 10. — Tumulus de l'impératrice Po.

leur triangle net sur la lointaine frange bleue des Ts'in-ling. Ce sont les tombes de l'empereur Suan, et de l'impératrice Po, celui-ci bénéficiant du site qui de près est le plus imposant, à cause des deux profondes douves qui l'enserrent (fig. 10). Quant au tumulus de l'Empereur Wen, il est en contre-bas de celui de Po t'ai-heou : modestement, l'empereur Wen, qui dans l'histoire fait figure de puritain, avait voulu que la construction de la tombe n'imposât point aux hommes un travail, et à la terre un dérangement excessifs. Mais il a ordonné avec superbe le tumulus de sa mère, car la parcimonie envers elle eût été impie.

L'orientation du tertre de l'impératrice Po, allongé du nord au sud, est anormale. A défaut d'autres exemples, on ne peut décider si cette exception était propre aux impératrices (le tumulus de Lu heou n'a pas de stèle qui permette de définir sa face principale); elle semble plutôt une conséquence du site choisi. Les stèles qui se dressent ou gisent devant la face sud de plusieurs tumulus, sont datées de la dynastie Mandchoue, et le *nien-bao* qui

s'y rencontre le plus souvent est *K'ien-long*, marque d'un règne dont on sait l'attachement aux antiquités chinoises. Leur position indique que la face principale du tumulus était toujours la face sud pour le groupe de la rive gauche.

L'absence de statues — sauf l'exception d'extrême importance qui fera

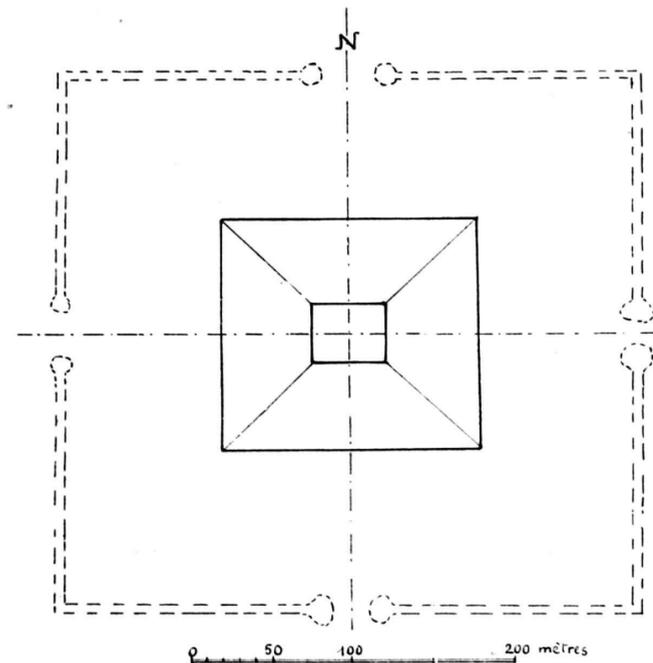


Fig. 11 — Tumulus de Han Tch'eng-ti (plan).

l'objet du chapitre suivant —, limite l'intérêt pour l'histoire de l'art des tumulus des Han. On sait d'ailleurs que toutes les tombes des empereurs de cette dynastie ont été violées peu de temps après sa chute¹, et pillées des

1. Le tombeau de Ts'in che houang-ti a été violé par Hiang Yu lors du renversement des Ts'in, puis par le brigand Houang Tch'ao sous les T'ang. Les tumulus Han au nord de la Wei ont été violés par les « Sourcils Rouges », l'an 26 de notre ère (ou en l'an 24 selon le *Tsien Han chou*). Quant aux tumulus qui sont au sud de Si-ngan fou, le Pa-ling et le T'ou-ling, ils paraissent n'avoir été pillés que vers le début des Ts'in, au 1^{er} ou 1^{er} siècle, lors d'une révolte populaire.

trésors immenses qu'elles contenaient. Il n'est pas surprenant que l'on ne trouve plus rien alentour. Le terrain, aux abords immédiats du tumulus, offre cependant des particularités dont on peut tirer des indications.

Tandis que certains tumulus se raccordent à la terre par un arrondi, d'autres sont nettement coupés, ce qui semble indiquer qu'il existe un mur solide à l'intérieur, ou bien qu'un parement extérieur, maintenant détruit, a maintenu longtemps la terre. Dans tous les cas, malgré l'action nivelante des charrues, une dépression se remarque autour de la base, sur une assez grande largeur. C'est l'indice — et ici la confirmation des textes donne, on le verra, une certitude —, qu'il y avait primitivement un fossé encadrant le tumulus, et dont l'excavation fournissait la terre. Mais certains tombeaux donnent une

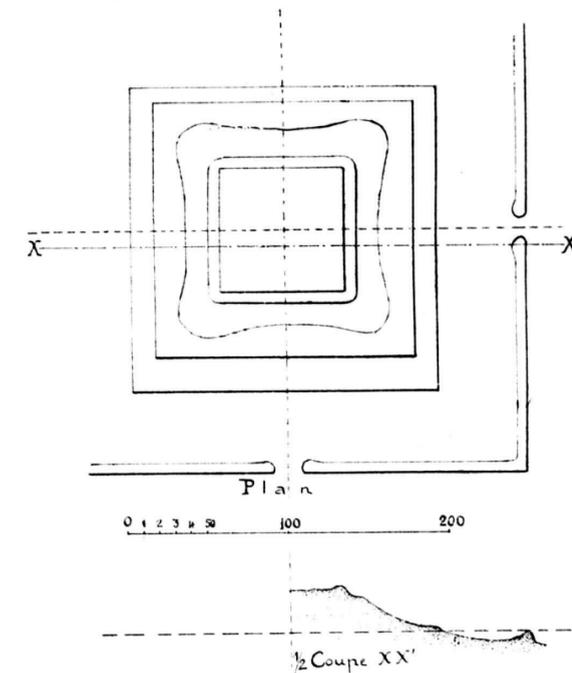


Fig. 12. — Tumulus de Han Tchao-ti.

indication de plus : on y relève les traces visibles d'une enceinte extérieure qui pour l'un d'eux, celui de Tch'eng-ti, est à peu près complète (fig. 11). C'est une levée de terre carrée, de 300 mètres de côté, concentrique au tumulus. Celle qui entourait la tombe de Che houang-ti n'est pas entière, mais on en trouve des tronçons disposés selon un rectangle de deux kilomètres de circuit. La muraille devait entourer les fossés d'assez près, et il est peu probable qu'elle ait contenu les temples et les nombreux bâtiments annexes bâtis devant les tombes impériales. Il devait donc y avoir encore

un terre-plein réservé au-dehors, faisant partie de la sépulture, et délimité lui-même par une enceinte enveloppante. Nous noterons enfin que toutes les fois qu'un tronçon de mur subsiste dans le prolongement de l'un des axes de la pyramide, il est interrompu selon cet axe par une trouée, des deux côtés de laquelle on observe des tas de terre (fig. 11 et 12), plus hauts que le mur, et dont les dimensions sont parfois assez considérables (certains atteignent 10 mètres de hauteur). Nous tenterons au chapitre XI d'interpréter ces particularités dans une étude d'ensemble sur la tombe à l'époque des Han.

CHAPITRE II

LA STATUE DE LA TOMBE DE HOUO K'IU-PING.

(117 av. J.-C.).

Le 6 mars 1914, Victor Segalen quitta Kien-tcheou, où la mission faisait dégager du sol une licorne de marbre du tombeau de T'ang Kao-tsong, et prit la route du sud-est, selon un itinéraire qui devait lui faire explorer la rive droite de la Wei puis rejoindre le convoi à Pao-ki hien. A 70 *li* de Kien-tcheou, sa route le faisait passer par le tumulus de Han Wou-ti, le plus considérable du groupe de l'ouest que nous avons aperçu et relevé des remparts de Hien-yang hien, trois jours auparavant. Ce repère guida directement Segalen vers le tombeau dont la visite était inscrite à son programme, celui de Houo K'iu-ping auprès duquel la monographie de la province du Chàn-si signale des statues de pierre. La silhouette du tumulus est d'ailleurs insolite. Un petit temple taoïste s'érige au sommet, comme il en existe tant en Chine sur les pics naturels, ayant probablement préféré ce tertre aux voisins à cause des pierres qui le jonchaient, et sans lien d'origine ou de culte avec le tumulus. Mais, devant la face sud, Victor Segalen se trouva en présence d'un bloc de granit sculpté, qui paraissait bien être ce qu'annonçaient les textes. Dès que, sous la patine de lichen, il put saisir les accents de la pierre, il s'aperçut que « ce bloc massif était un splendide morceau de sculpture tragique »¹.

La statue, haute de 1 m. 40, figure un cheval debout, arrêté, dominant

1. Pl. III. Les éléments descriptifs de ce chapitre sont tirés des notes et dessins de Victor Segalen, qui, seul de la mission, a vu la statue. Il en a parlé lui-même dans le « Premier exposé » paru au *Journal Asiatique* en 1916, et en a laissé une description personnelle très poussée dans le manuscrit d'un ouvrage sur la statuaire chinoise qu'il n'a pu achever, mais dont plusieurs chapitres pourront, espère-t-on, être publiés.